

## HLP – Semestre 3 Trame de parcours Philosophie

# La recherche de soi

## Données diverses

### Rappels programme

Problématique de la recherche et de la formation de soi – période de réf. : du romantisme au XXème siècle

- L'éducation et les idéaux d'émancipation
  - Nouvelles manières de se sentir et leur exploration
  - Aspirations et inquiétudes de l'âme moderne, problème de la connaissance de soi
1. Education, transmission émancipation  
(remarque : thème exclu dans le programme limitatif)  
Une nouvelle manière de penser les enfants et la pédagogie ; penser réellement l'instruction des enfants
  2. Les expressions de la sensibilité  
Les mouvements de l'âme → quelle restitution des perceptions ? Quel statut pour l'artiste ? Comment décrire la vie intérieure du sujet ?
  3. Les métamorphoses du moi  
Y a-t-il une unité, une identité du « moi » ? Les figures de la subjectivité et les déchirements de l'individualité moderne

### Principes généraux

1. Se structurer autour de ce que Ricoeur problématise dans *Soi-même comme un autre* (SMCA) comme question de l'identité et du soi ( se servir de citations, de formules plus que d'extraits du texte, difficile à aborder pour des élèves ; le texte fort de Ricoeur abordé sera, quant à lui, extrait de *Temps et Récit III*)

Tableau synoptique sur Ricoeur

<i>Approches</i>	<i>Contenu</i>
Histoire du sujet	1.le cogito se pose = Descartes 2.le cogito se brise = Nz 3.l'identité narrative = Ricoeur (SMCA – préface)
Le pb de l'identité	Mêmeté / ipséité 2ex : le caractère et la promesse (SMCA – 5 <sup>ème</sup> étude)
L'identité narrative : l'identité et le temps	Décrire – raconter – prescrire (SMCA – 6 <sup>ème</sup> étude)
Soi et les autres : la visée éthique	« viser à la vie bonne, soi-même et pour les autres, dans des institutions justes »

2. Construire un parcours artistique (moderne et contemporain) en se servant notamment des dossiers pédagogiques du centre Pompidou<sup>1</sup>
3. Reprise de certains textes vus en litté pour leur appliquer les catégories philosophiques ou les questionner
4. Œuvre suivie du semestre : *Le rire* Ch IV Bersgon<sup>2</sup>

## Proposition de parcours

### Séquence n°1 : Problématisation - Qui est Je ?

#### Point de départ

Analyse de la question → distance par rapport à la forme commune : qui suis-je ? Poser le « je » à distance pour le juger, l'évaluer, en questionner la nature :

- que dit ce mot « Je » ? (le mot → grammaire)
- Comment puis-je me mettre en lien avec ce « je » ? Est-il moi ou dit-il le fait que chacun se considère comme soi ?

→ Amener la question de l'identité et le travail à mener autour de la notion d'identité

#### L'énigme du bateau de Thésée :

« Le navire à trente rames sur lequel Thésée s'était embarqué avec les jeunes enfants, et qui le ramena heureusement à Athènes, fut conservé par les Athéniens jusqu'au temps de Démétrius de Phalère. Ils en ôtaient les pièces de bois, à mesure qu'elles vieillissaient, et ils les remplaçaient par des pièces neuves, solidement enchâssées. Aussi les philosophes, dans leurs disputes sur la nature des choses qui s'augmentent, citent-ils ce navire comme un exemple de doute, et soutiennent-ils, les uns qu'il reste le même, les autres qu'il ne reste pas le même. »

Plutarque, *Vies des hommes illustres*

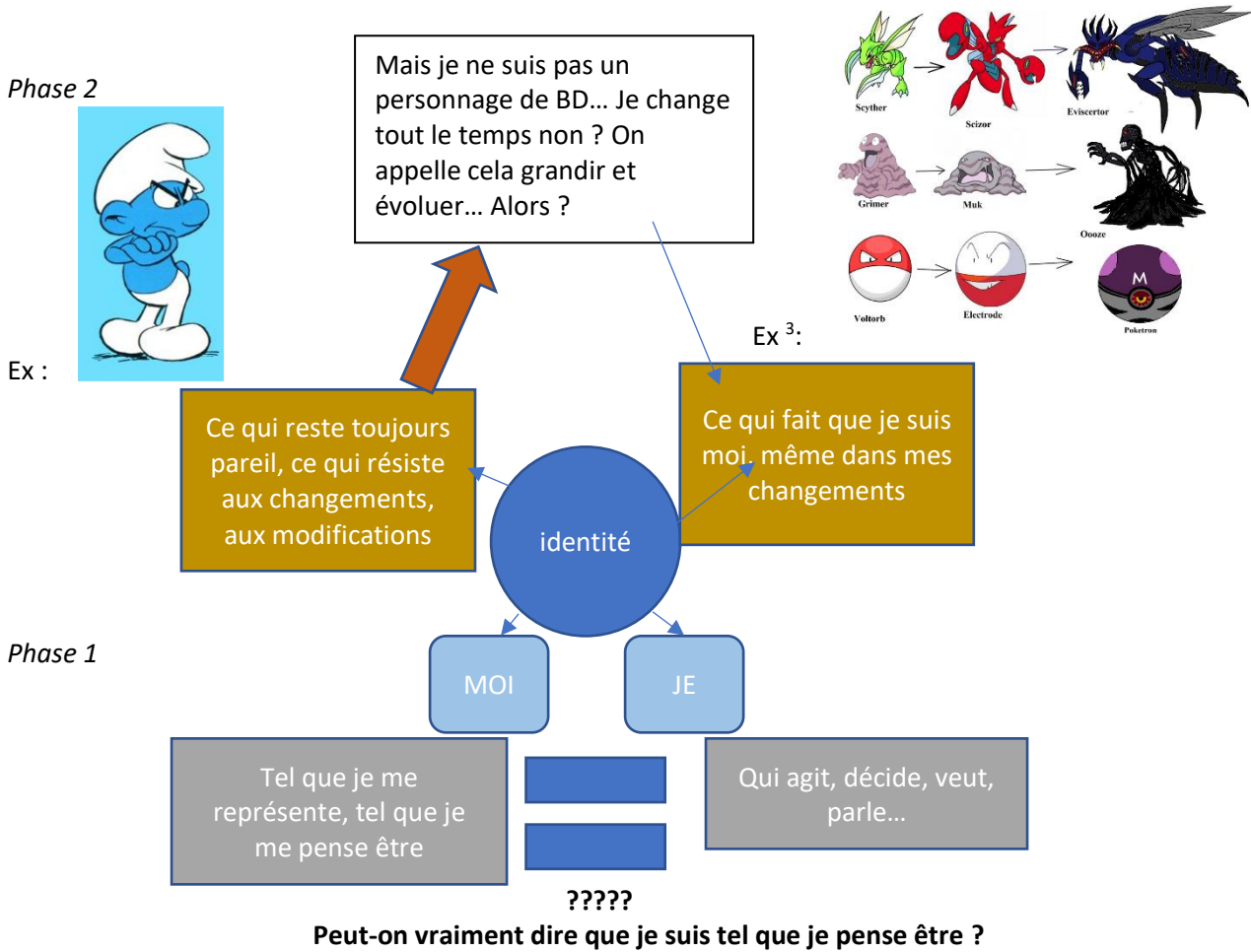
Le bateau de Thésée est-il toujours le bateau de Thésée ? Qu'est-ce qui fait l'identité de quelque chose ?

Transposition : qu'est-ce qui fait que je peux dire que je suis « je » ?

<sup>1</sup> [http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-philonum2017/philonum2017\\_soi-et-numerique.pdf](http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-philonum2017/philonum2017_soi-et-numerique.pdf)  
<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-narrateur/ENS-narrateur.htm>  
<http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-figuration-narrative/ENS-figuration-narrative2.html>

<sup>2</sup> [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Rire.\\_Essai\\_sur\\_la\\_signification\\_du\\_comique/Texte\\_entier](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Rire._Essai_sur_la_signification_du_comique/Texte_entier)

Mise en place d'un réseau conceptuel (construit au fur et à mesure au tableau pour les élèves) pour poser les jalons du problème :



Reprise des 4 éléments avancés :

- MOI // identité mêmété – le caractère (Ricoeur)
- JE // identité ispéité – la promesse<sup>4</sup> ( Ricoeur)

Avons-nous avec cela résolu les problèmes ?

Mise à l'épreuve dans ce qui suit...

### Approche n°1 : la photographie d'identité

La carte d'identité contient un certain nombre d'indices de « je » → analyse. Focus sur la photo d'identité à partir du site du gouvernement :

<https://passeport.ants.gouv.fr/Vos-demarches/Photographie-d-identite>

Analyse des consignes officielles :

- Pourquoi une photographie dont l'origine est « professionnelle » ?

<sup>3</sup> Voir aussi le dialogue Alice / le ver à soie dans *les aventures d'Alice au pays des Merveilles* de Lewis Carroll (tx 4 p. 143 – manuel Nathan)

<sup>4</sup> Terme employé par Proust dans *le temps retrouvé* – cf annexe 10

- La mise aux norme spatiales → un seul « format ». Peut-on indiquer l'identité sans tenir compte des différences ? La réalité n'est-elle pas que nous occupons plus ou moins d'espace (réel ou symbolique) ? Ce trait ne constitue-t-il pas aussi notre « identité » ?
- L'absence d'expression et de position ; paradoxe d'une identité qui n'exprime pas mais assigne un être... comment cela se construit-il ? Etre social / être intime – ce que nous appelons notre « identité » dit-il quoi que ce soit de nous ? Cf tx de Yourcenar vu en litté (cf annexe 1)

→ Pose déjà finalement plus de questions que cela ne donne de réponses...

Dernier élément (qui fait transition) :

- La « ressemblance » → qu'est-ce qu'une photo ressemblante ?

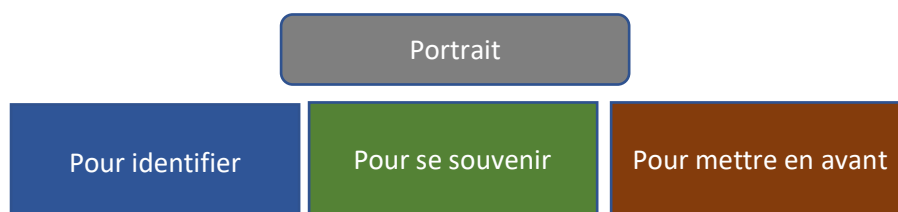
## Approche n°2 : le portrait photographique

Critère de ressemblance = « ce qui semble être moi » → ce qui apparait visiblement, aux yeux d'autrui comme étant moi. La ressemblance = tjs ce qui permet de me reconnaître (= de m'identifier).

= le rôle du « portrait » ; cf Alberti **De pictura** (XVème siècle) : le portrait a pour vocation de « rendre les absents présents » ; → ici fonction de souvenir de l'individu.

Mais on peut aller plus loin. Cf étymologie : portrait = du latin *protraho* : sortir, mettre au grand jour → le portrait est une exhibition de l'autre ou une mise en avant de traits forts...

Au final donc 3 aspects :



Donner un exemple de chaque fonction

Mais ces fonctions ne peuvent être remplies que si le portrait est « ressemblant ».

Or cela peut être rendu par plusieurs moyens : du trompe-l'œil au portrait chinois en passant par la caricature...

D'où question : est-ce ce qui me ressemble qui me « dit » le mieux ?

Examen de cette question à partir d'une série de photos d'abord présentées anonymement → travail des élèves : chercher qui est ce « je » que ces photos disent.

(cf annexe 3)

Analyse de chaque image – occasion d'un petit travail oral suivant les règles de l'analyse picturale :

- Ce qui est représenté
- Comment l'image est composée
- Ce que cela évoque de l'identité de la personne dont on a fait le portrait

Reprise : tout ceci est le travail de Cindy Sherman<sup>5</sup>.

Etude de son travail : (occasion possible d'un travail de préparation à la maison)

<sup>5</sup> Ressources sur Sherman : Ses photos : <https://www.wikiart.org/fr/cindy-sherman> ; interview en anglais : <http://www.jca-online.com/sherman.html> / <https://www.franceculture.fr/emissions/personnages-en-personne/cindy-sherman-ou-labandon-du-moi> / <https://blogs.lexpress.fr/london-by-art/2019/07/29/cindy-sherman-et-ses-autoportraits-de-notre-societe/>

- Lire l'article au sujet de l'expo du jeu de paume : <http://www.lacritique.org/article-cindy-sherman>
- Sur internet, chercher les « séries » de Sherman (cf ressources dans la note 5)
- → que nous apprend-elle sur notre question de l'identité.

Reprise autour des questions suivantes :

Sommes-nous « un » ou plusieurs ?

Ce que nous donnons à voir de nous nous révèle-t-il ou nous masque-t-il ?

Sommes-nous ce que nous sommes ou ce que notre environnement veut que nous soyons ? Sommes-nous une personne ou un personnage ?

En tirer l'idée du caractère brouillon, confus de ce que nous appelons le « moi »... → il faut en ce sens se l'approprier, le faire sien.

Cf analyse texte de Merleau-Ponty (annexe 8) [repris ultérieurement en litté]

Comment ? N'est-ce pas précisément tout l'enjeu d'une « recherche de soi » ?

### Approche n°3 : à la recherche de soi

Méthode : se rendre attentif à la question : n'oublier aucun mot... ici, analyse de la valeur de la « recherche ».  
Distinction chercher/rechercher.

- Chercher = *circare* → fouiller autour... → 2 dimensions
- Rechercher = chercher avec soin, chercher de manière approfondie → comme une troisième dimension, une profondeur ; peut constituer une activité en soi (on dit une « recherche » mais pas une « cherche » ou un « cherchage ») ie qui dure dans le temps

→ de quelle « profondeur » parle-t-on quand on parle de « recherche de soi » ?

Deux « genres » de profondeur :

- Celle de l'espace : on creuse le sol pour aller plus profond
- Celle du temps : on fouille le passé pour « déterrer » ses origines...

Appliquer ces deux « profondeurs » à la recherche de soi :

1. La profondeur de l'espace = ce qui est « dessous », la sous-couche, le double fond du tiroir... idée qu'il y a quelque chose de caché derrière ce que les apparences laissent voir... + que derrière même : c'est vers là que les apparences nous attirent... : ex : ce que révèle un silence, ce que tait un regard, et qui nous fait sentir toute l'épaisseur d'un être... Quelque chose ne vit-il pas plus profond en moi ?
2. La profondeur du temps = qu'est-ce qui a fait de moi ce que je suis maintenant ? De quel passé Faire la distinction entre la succession des instants et la durée.

Analyse du texte de Bergson (annexe 5 puis annexe 4) -flux de conscience/temps et durée (pour reprise en littérature)

#### **BILAN : «Je » ?**

- ⇒ Ce que mon passé a construit ? Le poids des déterminismes : éducation, transmission, émancipation
- ⇒ ce que je révèle / cache ? L'expression de la sensibilité
- ⇒ ce que je construis / cherche : les métamorphoses du moi

## Séquence n° 2 : « je » existe-t-il ?

### Point de départ

Montrer qu'il y a une historicité du concept de « sujet » → émergence d'une manière de « se » penser, d'une réflexion sur soi ; distinction soi/moi

Cette historicité = exploitée par Ricoeur dans *Soi-même comme un autre* de Ricoeur (SMCA) – sélection de citations qui nous accompagneront dans cette séquence

### Approche n°1 : « le sujet se pose »

Descartes et le cogito : que suis-je ?

Education / tradition/émancipation – extrait du *discours de la méthode* Livre I / début du livre II

*Remarque sur la notion de méditations (vu/repris en littérature) : les méditations métaphysiques de Descartes – invention du sujet. l'autre construction du sujet : non plus métaphysique mais poétique (poiétique dirait Aristote, la fabrication par excellence) - Dans la méditation, il y a la recherche de la fusion avec le vrai, l'intuition fulgurante ; écho avec le titre de Lamartine et celui du recueil suivant « recueillement »... même connotation religieuse et mystique, qui s'oppose à la rationalité du 18<sup>ème</sup>...*

Complément : distinction conceptuelle (en vue de son utilisation en littérature : Ame/Esprit)

### Approche n°2 : « Le sujet se brise »

Nietzsche – le cogito se brise

Critique du cogito grammatical ; *Zarathoustra* : le refus du « moi » par le « pâle criminel » [repris en litté] (annexe 7) (à compléter par « les trois métamorphoses » annexe 6 ?) – les métamorphoses du moi

### Approche n° 3 : Le problème de l'identité et sa « solution » : l'identité narrative

Ricoeur – concept d'identité narrative *Temps et récit* III p.442-447 (annexe 9)

Reprendre/anticiper ? ici le travail sur Chateaubriand en litté

(finir avec dossier Pompidou : narrateur au cinéma ?)

## Séquence n°3 : « Je est un autre »

### Point de départ

« Ce n'est pas dans je ne sais quelle retraite que nous nous découvrirons : c'est sur la route, dans la ville, au milieu de la foule, chose parmi les choses, homme parmi les hommes. »

Sartre, *Situations I*, NRF Gallimard, Janvier 1939

Analyse de la phrase à partir de ce qui a été vu jusqu'ici : peut-on vraiment s'envisager sans envisager les autres, sans s'envisager « dans » le monde ?

Lecture détaillée des « figures » proposées dans la citation (pour y faire correspondre des catégories, des pistes) :

- sur la route
- dans la ville
- au milieu de la foule
- chose parmi les choses,

- homme parmi les hommes

→ pour aborder cela, « sortir » du moi...

Ricoeur et la visée éthique – la dialectique soi/autrui ; vie sociale, institution, justice...

Approche n°1 : autrui → l'autre « définition » du sujet

Sartre - reprise : « autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même » Cf annexe 13<sup>6</sup> - *l'être et le néant* ; L'exemple de la honte [repris en litté]. // *La place* Annie Ernaux vue en litté  
Bilan – on ne peut penser l'homme comme « une île »<sup>7</sup>

Approche n° 2 : vers le sujet engagé → l'autre positionnement du sujet

Remise en question du « moi » : de son exaltation à son humiliation

Reprise du texte de Musset vu en litté : le mal du siècle (cf annexe 2) – ou poss exercice oral : demander aux élèves de préparer une rapide explication sans note du mal du siècle vu par Musset  
Alors que faire de ce malheur ?

Lamartine de l'envol romantique à l'engagement – reprise de ce qui a été vu en litté.

se raconter pour se dire ; le « moi » au centre mais le « moi » malheureux.

Exercice oral : demander aux élèves de préparer une rapide explication (sans note) de ce qui a été vu sur Lamartine en litté.

Reprise du poème « l'homme » ?

« Epître à Félix Guillemandet » (Cf annexe 12) → avancée en âge de l'auteur, du repli sur soi de la jeunesse à l'ouverture aux autres = maturité ; noter aussi que les propos du poème sont confirmés par les actes de la vie de Lamartine, réel engagement politique

Approche n°3 : le sujet humilié → l'autre brisure du sujet

Le déterminisme : du travail autour de *la place* / ou extrait 1 de Chateaubriand- exercice possible à faire préparer par les élèves ?? (cf annexe 11) – Education/ Emancipation

Du destin extérieur au déterminisme intérieur (déterminisme psychique) = l'hypothèse de l'inconscient.

Freud et la psychanalyse → la cure verbale [repris en litté]

Approche n°4 : le sujet en chantier → se raconter pour s'inscrire / l'autre identité narrative

Bergson et la création de soi – reprise du texte vu plus haut ; + l'artiste comme révélateur – œuvre suivie : *le Rire* CH IV [repris en litté]

Reprise de Proust vu en litté – ( cf Annexe 12)

(final = Dossier Pompidou : figuration narrative ?)

---

<sup>6</sup> Possibilité aussi d'une réf. A *la transcendance de l'ego*

<sup>7</sup> cf le poème de John Donne « *No man is an island, entier in itself...* »

# Annexes : textes et documents

## Annexe 1

Marguerite Yourcenar, *Souvenirs pieux*, 1974.

« L'être que j'appelle moi vint au monde un certain lundi 8 juin 1903, vers les 8 heures du matin, à Bruxelles, et naissait d'un Français appartenant à une vieille famille du Nord, et d'une Belge dont les ascendants avaient été durant quelques siècles établis à Liège, puis s'étaient fixés dans le Hainaut. La maison où se passait cet événement, puisque toute naissance en est un pour le père et la mère et quelques personnes qui leur tiennent de près, se trouvait située au numéro 193 de l'avenue Louise, et a disparu il y a une quinzaine d'années, dévorée par un building.

Ayant ainsi consigné ces quelques faits qui ne signifient rien par eux-mêmes, et qui, cependant, et pour chacun de nous, mènent plus loin que notre propre histoire et même que l'histoire tout court, je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous. Cet enfant du sexe féminin, déjà pris dans les coordonnées de l'ère chrétienne et de l'Europe du XXème siècle, ce bout de chair rose pleurant dans un berceau bleu, m'oblige à me poser une série de questions d'autant plus redoutables qu'elles paraissent banales, et qu'un littérateur qui sait son métier se garde bien de formuler. Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout. Néanmoins, pour triompher en partie du sentiment d'irréalité que me donne cette identification, je suis forcée, tout comme je le serais pour un personnage historique que j'aurais tenté de recréer, de m'accrocher à des bribes de souvenirs reçus de seconde ou de dixième main, à des informations tirées de bouts de lettres ou de feuillets de calepins qu'on a négligé de jeter au panier, et que notre avidité de savoir pressure au-delà de ce qu'ils peuvent donner, ou d'aller compulser dans des mairies ou chez des notaires des pièces authentiques dont le jargon administratif et légal élimine tout contenu humain. »

## Annexe 2

« Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

Or, du passé, ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ? comme Pygmalion Galathée ; c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule, qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Sarverden,



embaumée dans sa parure de fiancée. Ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l’anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d’oranger. »

*La Confession d'un enfant du siècle* - Alfred de Musset (première partie CH 2)

### Annexe 3



Untitled Film Still #15 by Cindy Sherman, 1978. Courtesy of the artist and Metro Pictures, New York

Untitled #204 by Cindy Sherman, 1989. Courtesy of the artist and Metro Pictures, New York



Cindy Sherman  
Untitled #92  
1981  
Chromogenic colour print  
61 x 121.9 cm  
The National Museum of Art,  
Architecture and Design, Oslo



Cindy Sherman Untitled Film Still #56 - 1980  
Gelatin silver print 15.5 x 22,8 cm Moderna Museet



Untitled #602 by Cindy Sherman, 2019. Courtesy of the artist and Metro Pictures, New York



Untitled #577 by Cindy Sherman, 2016/18. Courtesy of the artist and Metro Pictures, New York

## Annexe 4

« Notre durée n'est pas un instant qui remplace un instant : il n'y aurait alors jamais que du présent, pas de prolongement du passé dans l'actuel, pas d'évolution, pas de durée concrète. La durée est le progrès continu du passé qui ronge l'avenir et qui gonfle en avançant. Du moment que le passé s'accroît sans cesse, indéfiniment aussi il se conserve.

La mémoire, comme nous avons essayé de le prouver, n'est pas une faculté de classer des souvenirs dans un tiroir ou de les inscrire sur un registre. Il n'y a pas de registre, pas de tiroir, il n'y a même pas ici, à proprement parler, une faculté, car une faculté s'exerce par intermittences, quand elle veut ou quand elle peut, tandis que l'amoncellement du passé sur le passé se poursuit sans trêve. En réalité le passé se conserve de lui-même, automatiquement. Tout entier, sans doute, il nous suit à tout instant : ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance est là, penché sur le présent qui va s'y joindre, pressant contre la porte de la conscience qui voudrait le laisser dehors. Le mécanisme cérébral est précisément fait pour en refouler la presque totalité dans l'inconscient et pour n'introduire dans la conscience que ce qui est de nature à éclairer la situation présente, à aider l'action qui se prépare, à donner enfin un travail utile. Tout au plus des souvenirs

de luxe arrivent-ils, par la porte entrebâillée, à passer en contrebande. Ceux-là, messagers de l'inconscient, nous avertissent de ce que nous traînons derrière nous sans le savoir. Mais, lors même que nous n'en aurions pas l'idée distincte, nous sentirions vaguement que notre passé nous reste présent. Que sommes-nous, en effet, qu'est-ce que notre caractère, sinon la condensation de l'histoire que nous avons vécue depuis notre naissance, avant notre naissance même, puisque nous apportons avec nous des dispositions prénatales ? Sans doute nous ne pensons qu'avec une petite partie de notre passé ; mais c'est avec notre passé tout entier que nous désirons, voulons, agissons. Notre passé se manifeste donc intégralement à nous par sa poussée et sous forme de tendance, quoiqu'une faible part seulement en devienne représentation

De cette survivance du passé résulte l'impossibilité, pour une conscience, de traverser deux fois le même état. Les circonstances ont beau être les mêmes, ce n'est plus sur la même personne qu'elles agissent, puisqu'elles la prennent à un nouveau moment de son histoire. Notre personnalité, qui se bâtit à chaque instant avec de l'expérience accumulée, change sans cesse. En changeant, elle empêche un état, fût-il identique à lui-même en surface, de se répéter jamais en profondeur. C'est pourquoi notre durée est irréversible. Nous ne saurions en revivre une parcelle, car il faudrait commencer par effacer le souvenir de tout ce qui a suivi. Nous pourrions, à la rigueur, rayer ce souvenir de notre intelligence, mais non pas de notre volonté.

Ainsi notre personnalité pousse, grandit, mûrit sans cesse. Chacun de ses moments est du nouveau qui s'ajoute à ce qui était auparavant. Allons plus loin : ce n'est pas seulement du nouveau, mais de l'imprévisible. Sans doute mon état actuel s'explique par ce qui était en moi et par ce qui agissait sur moi tout à l'heure. Je n'y trouverais pas d'autres éléments en l'analysant. Mais ce qui n'a jamais été perçu, et ce qui est en même temps simple, est nécessairement imprévisible. Or, tel est le cas de chacun de nos états, envisagé comme un moment d'une histoire qui se déroule : il est simple, et il ne peut pas avoir été déjà perçu, puisqu'il concentre dans son indivisibilité tout le perçu avec, en plus, ce que le présent y ajoute. C'est un moment original d'une non moins originale histoire.

Le portrait achevé s'explique par la physionomie du modèle, par la nature de l'artiste, par les couleurs délayées sur la palette, mais même l'artiste n'eût pu prévoir exactement ce que serait le portrait, car le prédire eût été le produire avant qu'il fût produit, hypothèse absurde qui se détruit elle-même. Ainsi pour les moments de notre vie, dont nous sommes les artistes. Chacun d'eux est une espèce de création. »

Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, 1908 (PUF p. 4-6)

## Annexe 5

« Il y a une réalité au moins que nous saisissons tous du dedans, par intuition et non par simple analyse. C'est notre propre personne dans son écoulement à travers le temps. C'est notre moi qui dure. Nous pouvons ne sympathiser intellectuellement, ou plutôt spirituellement, avec aucune autre chose. Mais nous sympathisons sûrement avec nous-mêmes.

Quand je promène sur ma personne, supposée inactive, le regard intérieur de ma conscience, j'aperçois d'abord, ainsi qu'une croûte solidifiée à la surface, toutes les perceptions qui lui arrivent du monde matériel. Ces perceptions sont nettes, distinctes, juxtaposées ou juxtaposables les unes aux autres ; elles cherchent à se grouper en objets. J'aperçois ensuite des souvenirs plus ou moins adhérents à ces perceptions et qui servent à les interpréter ; ces souvenirs se sont comme détachés du fond de ma personne, attirés à la périphérie par les perceptions qui leur ressemblent ; ils sont posés sur moi sans être absolument moi-même. Et enfin je sens se manifester des tendances, des habitudes motrices, une foule d'actions virtuelles plus ou moins solidement liées à ces perceptions et à ces souvenirs. Tous ces éléments aux formes bien arrêtées me paraissent d'autant plus distincts de moi qu'ils sont plus distincts les uns des autres. Orientés du dedans vers le dehors, ils constituent, réunis, la surface d'une sphère qui tend à s'élargir et à se perdre dans le monde extérieur. Mais

si je me ramasse de la périphérie vers le centre, si je cherche au fond de moi ce qui est le plus uniformément, le plus constamment, le plus durablement moi-même, je trouve tout autre chose.

C'est, au-dessous de ces cristaux bien découpés et de cette congélation superficielle, une continuité d'écoulement qui n'est comparable à rien de ce que j'ai vu s'écouler. C'est une succession d'états dont chacun annonce ce qui suit et contient ce qui précède. A vrai dire, ils ne constituent des états multiples que lorsque je les ai déjà dépassés et que je me retourne en arrière pour en observer la trace. Tandis que je les éprouvais, ils étaient si solidement organisés, si profondément animés d'une vie commune, que je n'aurais su dire où l'un quelconque d'entre eux finit, où l'autre commence. En réalité, aucun d'eux ne commence ni ne finit, mais tous se prolongent les uns dans les autres.

C'est, si l'on veut, le déroulement d'un rouleau, car il n'y a pas d'être vivant qui ne se sente arriver peu à peu au bout de son rôle ; et vivre consiste à vieillir. Mais c'est tout aussi bien un enroulement continu, comme celui d'un fil sur une pelote, car notre passé nous suit, il se grossit sans cesse du présent qu'il ramasse sur sa route ; et conscience signifie mémoire.

A vrai dire, ce n'est ni un enroulement ni un déroulement, car ces deux images évoquent la représentation de lignes ou de surfaces dont les parties sont homogènes entre elles et superposables les unes aux autres. Or, il n'y a pas deux moments identiques chez un être conscient. Prenez le sentiment le plus simple, supposez-le constant, absorbez en lui la personnalité tout entière : la conscience qui accompagnera ce sentiment ne pourra rester identique à elle-même pendant deux moments consécutifs, puisque le moment suivant contient toujours, en sus du précédent, le souvenir... »,

Bergson, *La Pensée et le Mouvant*, P.U.F

## Annexe 6

« Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment le chameau devient lion, et comment enfin le lion devient enfant.

Il est maint fardeau pesant pour l'esprit, pour l'esprit patient et vigoureux en qui domine le respect : sa vigueur réclame le fardeau pesant, le plus pesant.

Qu'y a-t-il de pesant ? ainsi interroge l'esprit robuste ; et il s'agenouille comme le chameau et veut un bon chargement.

Qu'y a-t-il de plus pesant ! ainsi interroge l'esprit robuste, dites-le, ô héros, afin que je le charge sur moi et que ma force se réjouisse.

N'est-ce pas cela : s'humilier pour faire souffrir son orgueil ? Faire luire sa folie pour tourner en dérision sa sagesse ?

Ou bien est-ce cela : désertier une cause, au moment où elle célèbre sa victoire ? Monter sur de hautes montagnes pour tenter le tentateur ?

Ou bien est-ce cela : se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et souffrir la faim dans son âme, pour l'amour de la vérité ?

Ou bien est-ce cela : être malade et renvoyer les consolateurs, se lier d'amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que tu veux ?

Ou bien est-ce cela : descendre dans l'eau sale si c'est l'eau de la vérité et ne point repousser les grenouilles visqueuses et les purulents crapauds ?

Ou bien est-ce cela : aimer qui nous méprise et tendre la main au fantôme lorsqu'il veut nous effrayer ?

L'esprit robuste charge sur lui tous ces fardeaux pesants : tel le chameau qui sitôt chargé se hâte vers le désert, ainsi lui se hâte vers son désert.

Mais au fond du désert le plus solitaire s'accomplit la seconde métamorphose : ici l'esprit devient lion, il veut conquérir la liberté et être maître de son propre désert.

Il cherche ici son dernier maître : il veut être l'ennemi de ce maître, comme il est l'ennemi de son dernier dieu ; il veut lutter pour la victoire avec le grand dragon.

Quel est le grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni dieu ni maître ? « Tu dois », s'appelle le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : « Je veux. »

« Tu dois » le guette au bord du chemin, étincelant d'or sous sa carapace aux mille écailles, et sur chaque écaille brille en lettres dorées : « Tu dois ! »

Des valeurs de mille années brillent sur ces écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « Tout ce qui est valeur — brille sur moi. »

Tout ce qui est valeur a déjà été créé, et c'est moi qui représente toutes les valeurs créées. En vérité il ne doit plus y avoir de « Je veux » ! Ainsi parle le dragon

Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion de l'esprit ? La bête robuste qui s'abstient et qui est respectueuse ne suffit-elle pas ?

Créer des valeurs nouvelles — le lion même ne le peut pas encore : mais se rendre libre pour la création nouvelle — c'est ce que peut la puissance du lion.

Se faire libre, opposer une divine négation, même au devoir : telle, mes frères, est la tâche où il est besoin du lion.

Conquérir le droit de créer des valeurs nouvelles — c'est la plus terrible conquête pour un esprit patient et respectueux. En vérité, c'est là un acte féroce, pour lui, et le fait d'une bête de proie.

Il aimait jadis le « Tu dois » comme son bien le plus sacré : maintenant il lui faut trouver l'illusion et l'arbitraire, même dans ce bien le plus sacré, pour qu'il fasse, aux dépens de son amour, la conquête de la liberté : il faut un lion pour un pareil rapt.

Mais, dites-moi, mes frères, que peut faire l'enfant que le lion ne pouvait faire ? Pourquoi faut-il que le lion ravisseur devienne enfant ?

L'enfant est innocence et oubli, un renouveau et un jeu, une roue qui roule sur elle-même, un premier mouvement, une sainte affirmation.

Oui, pour le jeu divin de la création, ô mes frères, il faut une sainte affirmation : l'esprit veut maintenant sa propre volonté, celui qui a perdu le monde veut gagner son propre monde.

Je vous ai nommé trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, comment l'esprit devient lion, et comment enfin le lion devient enfant. »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, les trois métamorphoses

## Annexe 7

« Vous ne voulez point tuer, juges et sacrificateurs, avant que la bête n'ait hoché la tête ? Voyez, le pâle criminel a hoché la tête : dans ses yeux parle le grand mépris.

« Mon moi est quelque chose qui doit être surmonté : mon moi, c'est mon grand mépris des hommes. » Ainsi parlent les yeux du criminel.

Ce fut son moment suprême, celui où il s'est jugé lui-même : ne laissez pas le sublime redescendre dans sa bassesse !

Il n'y a pas de salut pour celui qui souffre à ce point de lui-même, si ce n'est la mort rapide.

Votre homicide, ô juges, doit se faire par compassion et non par vengeance. Et en tuant, regardez à justifier la vie !

Il ne suffit pas de vous réconcilier avec celui que vous tuez. Que votre tristesse soit l'amour du Surhumain, ainsi vous justifierez votre survie !

Dites « ennemi » et non pas « scélérat » ; dites « malade » et non pas « gredin » ; dites « insensé » et non pas « pécheur ».

Et toi, juge rouge, si tu disais à haute voix ce que tu as déjà fait en pensées : chacun s'écrierait : « Ôtez cette immondice et ce venin ! »

Mais autre chose est la pensée, autre chose l'action, autre chose l'image de l'action. La roue de la causalité ne roule pas entre ces choses.

C'est une image qui fit pâlir cet homme pâle. Il était à la hauteur de son acte lorsqu'il commit son acte : mais il ne supporta pas son image après l'avoir accompli.

Il se vit toujours comme l'auteur d'un seul acte. J'appelle cela de la folie, car l'exception est devenue la règle de son être.

La ligne fascine la poule ; le trait que le criminel a porté fascine sa pauvre raison — c'est la folie après l'acte. Écoutez, juges ! Il y a encore une autre folie : et cette folie est avant l'acte. Hélas ! vous n'avez pas pénétré assez profondément dans cette âme !

Ainsi parle le juge rouge : « Pourquoi ce criminel a-t-il tué ? Il voulait dérober. » Mais je vous dis : son âme voulait du sang, et ne désirait point le vol : il avait soif du bonheur du couteau !

Mais sa pauvre raison ne comprit point cette folie et c'est elle qui décida le criminel. « Qu'importe le sang ! dit-elle ; ne veux-tu pas profiter de ton crime pour voler ? pour te venger ? »

Et il écouta sa pauvre raison : son discours pesait sur lui comme du plomb, — alors il vola, après avoir assassiné. Il ne voulait pas avoir honte de sa folie.

Et de nouveau le plomb de sa faute pèse sur lui, de nouveau sa pauvre raison est si engourdie, si paralysée, si lourde.

Si du moins il pouvait secouer la tête, son fardeau roulerait en bas : mais qui secouera cette tête ?

Qu'est cet homme ? Un monceau de maladies qui, par l'esprit, agissent sur le monde extérieur : c'est là qu'elles veulent leur butin.

Qu'est cet homme ? Une grappe de serpents sauvages entrelacés, qui rarement se supportent tranquillement — alors ils s'en vont, chacun de son côté, pour chercher leur butin de par le monde.

Voyez ce pauvre corps ! Ses souffrances et ses désirs, sa pauvre âme essaya de les comprendre, — elle crut qu'ils étaient le plaisir et l'envie criminelle d'atteindre le bonheur du couteau.

Celui qui tombe malade maintenant est surpris par le mal qui est le mal de ce moment : il veut faire souffrir avec ce qui le fait souffrir. Mais il y a eu d'autres temps, il y a eu un autre bien et un autre mal.

Autrefois le doute et l'ambition personnelle étaient des crimes. Alors le malade devenait hérétique et sorcière ; comme hérétique et sorcière il souffrait et voulait faire souffrir.

Mais vous ne voulez pas m'entendre : Ce serait nuisible pour ceux d'entre vous qui sont bons, dites-vous.

Mais que m'importe vos hommes bons !

Chez vos hommes bons, il y a bien des choses qui me dégoûtent et ce n'est vraiment pas leur mal. Je voudrais qu'ils aient une folie dont ils périssent comme ce pâle criminel !

Vraiment, je voudrais que cette folie s'appelât vérité, ou fidélité, ou justice : mais leur vertu consiste à vivre longtemps dans un misérable contentement de soi.

Je suis un garde-fou au bord du fleuve : que celui qui peut me saisir me saisisse ! Je ne suis pas votre béquille. —

Ainsi parlait Zarathoustra. »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, « Du pâle criminel »

## Annexe 8

« La compréhension de l'image spéculaire consiste, chez l'enfant, à reconnaître pour sienne cette apparence visuelle qui est dans le miroir. Jusqu'au moment où l'image spéculaire intervient, le corps pour l'enfant est une réalité fortement sentie, mais confuse. Reconnaître son visage dans le miroir, c'est pour lui apprendre qu'il peut y avoir un spectacle de lui-même. Jusque-là, il ne s'est jamais vu, ou il ne s'est qu'entrevu du coin de l'œil en regardant les parties de son corps qu'il peut voir. Par l'image dans le miroir, il devient spectateur de lui-même. Par l'acquisition de l'image spéculaire, l'enfant s'aperçoit qu'il est visible et pour soi et pour autrui. Le passage du moi interoceptif au « je spéculaire », comme dit encore Lacan, c'est le passage d'une forme ou d'un état de la personnalité à un autre. La personnalité avant l'image spéculaire, c'est ce que les psychanalystes appellent chez l'adulte le soi, c'est-à-dire l'ensemble des pulsions confusément senties. L'image de miroir, elle, va rendre possible une contemplation de soi-même, en termes psychanalytiques d'un sur-moi, que d'ailleurs cette image soit explicitement posée ou qu'elle soit simplement impliquée par tout ce que je vis à chaque minute. On comprend alors que l'image spéculaire prenne pour les psychanalystes l'importance qu'elle a justement dans la vie de l'enfant. Ce n'est pas seulement l'acquisition d'un nouveau contenu, mais d'une nouvelle fonction, la fonction narcissique. Narcisse est cet être mythique qui, à force de

regarder son eau dans l'image, a été attiré comme par un vertige et a rejoint dans le miroir de l'eau son image. L'image propre en même temps qu'elle rend possible la connaissance de soi, rend possible une sorte d'aliénation : je ne suis plus ce que je me sentais être immédiatement, je suis cette image de moi que m'offre le miroir. Il se produit, pour employer les termes du docteur Lacan, une « captation » de moi par mon image spatiale. Du coup, je quitte la réalité de mon moi vécu pour me référer constamment à ce moi idéal, fictif ou imaginaire, dont l'image spéculaire est la première ébauche. En ce sens, je suis arraché à moi-même et l'image du miroir me prépare à une autre aliénation encore plus grave, qui sera l'aliénation par autrui. Car de moi-même justement les autres n'ont que cette image extérieure analogue à celle qu'on voit dans le miroir, et par conséquent autrui m'arrachera à l'intimité immédiate bien plus sûrement que le miroir. L'image spéculaire, c'est « la matrice symbolique », dit Lacan, où le je se précipite en une forme primordiale avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre. »

M. Merleau-Ponty, *Les relations à autrui chez l'enfant*

## Annexe 9

« Le rejeton fragile issu de l'union de l'histoire et de la fiction, c'est l'assignation à un individu ou à une communauté d'une identité spécifique qu'on peut appeler leur identité narrative. « Identité » est prise au sens d'une catégorie de la pratique. Dire l'identité d'un individu ou d'une communauté, c'est répondre à la question : qui a fait telle action ? qui en est l'agent, l'auteur ? Il est d'abord répondu à cette question en nommant quelqu'un, c'est-à-dire en le désignant par un nom propre. Mais quel est le support de la permanence du nom propre ? Qu'est-ce qui justifie qu'on tienne le sujet de l'action, ainsi désigné par son nom, pour le même tout au long d'une vie qui s'étire de la naissance à la mort ? La réponse ne peut être que narrative. Répondre à la question « qui ? » [...], c'est raconter l'histoire d'une vie. L'histoire racontée dit le qui de l'action. L'identité du qui n'est donc elle-même qu'une identité narrative. Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*) ; la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. L'ipséité peut échapper au dilemme du Même et de l'Autre, dans la mesure où son identité repose sur une structure temporelle conforme au modèle d'identité dynamique issue de la composition poétique d'un texte narratif. Le soi-même peut ainsi être dit refiguré par l'application réflexive des configurations narratives. A la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées.

Cette connexion entre ipséité et identité narrative confirme une de mes plus anciennes convictions, à savoir que le *soi* de la connaissance de soi n'est pas le moi égoïste et narcissique dont les herméneutiques du soupçon ont dénoncé l'hypocrisie autant que la naïveté, le caractère de superstructure idéologique aussi bien que l'archaïsme infantile et névrotique. Le soi de la connaissance de soi est le fruit d'une vie examinée, selon le mot de Socrate dans l'Apologie. Or une vie examinée est, pour une large part, une vie épurée, clarifiée par les effets cathartiques des récits tant historiques que fictifs véhiculés par notre culture. L'ipséité est ainsi celle d'un soi instruit par les œuvres de la culture qu'il s'est appliqué à lui-même.

La notion d'identité narrative montre aussi bien sa fécondité en ceci qu'elle s'applique aussi bien à la communauté qu'à l'individu. On peut parler de l'ipséité d'une communauté comme on vient de parler de celle d'un sujet individuel : individu et communauté se constituent dans leur identité en recevant tels récits qui deviennent pour l'un comme pour l'autre leur histoire effective.

(...) D'abord l'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille ; de même qu'il est possible de composer plusieurs intrigues au sujet des mêmes incidents ( ...) de même il est toujours possible de tramer sur sa propre vie des intrigues différentes, voire opposées. [...] En ce sens, l'identité narrative ne cesse de se faire et de se défaire [...]. L'identité narrative devient ainsi le titre d'un problème, au moins autant que celui d'une solution. Une recherche systématique sur l'autobiographie et l'autoportrait vérifierait sans aucun doute cette instabilité principielle de l'identité narrative. Ensuite, l'identité narrative n'épuise pas la question de l'ipséité du sujet, que celui-ci soit un individu particulier ou une communauté d'individus. Notre analyse de l'acte de lecture nous conduit plutôt à dire que la pratique du récit consiste en une expérience de pensée par laquelle nous nous exerçons à habiter des mondes étrangers à nous-mêmes. »

Ricoeur *Temps et récit* III, 1985.

## Annexe 10

« La grandeur de l'art véritable, au contraire de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie.

La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas «développés». Notre vie ; et aussi la vie des autres car le style pour l'écrivain aussi bien que la couleur pour le peintre est une question non de technique, mais de vision. Il est la révélation, qui serait impossible par des moyens directs et conscients de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial. »

Proust, *Le Temps Retrouvé*, p.289-290, édition G.F.

## Annexe 11

« Commençons donc, et parlons d'abord de ma famille ; c'est essentiel, parce que le caractère de mon père a tenu en grande partie à sa position et que ce caractère a beaucoup influé sur la nature de mes idées, en décidant du genre de mon éducation.

Je suis né gentilhomme. Selon moi, j'ai profité du hasard de mon berceau, j'ai gardé cet amour plus ferme de la liberté qui appartient principalement à l'aristocratie dont la dernière heure est sonnée. L'aristocratie a trois âges successifs : l'âge des supériorités, l'âge des privilèges, l'âge des vanités ; sortie du premier, elle dégénère dans le second et s'éteint dans le dernier.

On peut s'enquérir de ma famille, si l'envie en prend, dans le dictionnaire de Moréri, dans les diverses histoires de Bretagne de d'Argentré, de dom Lobineau, de dom Morice, dans l'Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne du P. Du Paz, dans Toussaint de Saint-Luc, Le Borgne, et Ce paragraphe, que nous empruntons au Manuscrit de 1826, nous a paru devoir être préféré à celui qui se trouve dans toutes les éditions des Mémoires et dont voici le texte : « De la naissance de mon père et des épreuves de sa première position, se forma en lui un des caractères les plus sombres qui aient été. Or, ce caractère a influé sur mes idées en effrayant mon enfance, contristant ma jeunesse et décidant du genre de mon éducation. » Selon la très juste remarque du comte de Marcellus, ces lignes interrompent plus qu'elles n'aident le récit. « C'était



sans doute, ajoute M. de Marcellus, un de ces feuillets supplémentaires dont l'auteur, aux derniers moments de sa vie, renversait continuellement l'ordre, de telle façon qu'il ne s'y reconnaissait plus lui-même, comme il le disait à son dernier secrétaire, M. Daniélo. » enfin dans l'Histoire des grands officiers de la Couronne du P. Anselme<sup>55</sup>. Les preuves de ma descendance furent faites entre les mains de Chérin, pour l'admission de ma sœur Lucile comme chanoinesse au chapitre de l'Argentière, d'où elle devait passer à celui de Remiremont ; elles furent reproduites pour ma présentation à Louis XVI, reproduites pour mon affiliation à l'ordre de Malte, et reproduites une dernière fois quand mon frère fut présenté au même infortuné Louis XVI.

Mon nom s'est d'abord écrit Brien, ensuite Briant et Briand, par l'invasion de l'orthographe française. Guillaume le Breton dit Castrum-Briani. Il n'y a pas un nom en France qui ne présente ces variations de lettres. Quelle est l'orthographe de Du Guesclin ? Les Brien vers le commencement du onzième siècle communiquèrent leur nom à un château considérable de Bretagne, et ce château devint le chef-lieu de la baronnie de Chateaubriand. Les armes de Chateaubriand étaient d'abord des pommes de pin avec la devise : Je sème l'or. Geoffroy, baron de Chateaubriand, passa avec saint Louis en Terre Sainte. Fait prisonnier à la bataille de la Massoure, il revint, et sa femme Sibylle mourut de joie et de surprise en le revoyant. Saint Louis, pour récompenser ses services, lui concéda à lui et à ses héritiers, en échange de ses anciennes armoiries, un écu de gueules, semé de fleurs de lis d'or : Cui et ejus hæredibus, atteste un cartulaire du prieuré de Bérée, sanctus Ludovicus tum Francorum rex, propter ejus probitatem in armis, flores lillii auri, loco pomorum pini auri, contulit.

Les Chateaubriand se partagèrent dès leur origine en trois branches : la première, dite barons de Chateaubriand, souche des deux autres et qui commença l'an 1000 dans la personne de Thiern, fils de Brien, petit-fils d'Alain III, comte ou chef de Bretagne ; la seconde, surnommée seigneurs des Roches Baritaut, ou du Lion d'Angers ; la troisième paraissant sous le titre de sires de Beaufort. »

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, tome 1

## Annexe 12

« Epître à Félix Guillemandet sur sa maladie »

Lamartine, *Recueils poétiques*, 1839.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme  
Se plaindre et soupirer comme une faible femme  
Qui de sa propre voix soi-même s'attendrit,  
Où par des chants de deuil ma lyre intérieure  
Allait multipliant comme un écho qui pleure  
Les angoisses d'un seul esprit.

Dans l'être universel au lieu de me répandre,  
Pour tout sentir en lui, tout souffrir, tout  
comprendre,  
Je resserrais en moi l'univers amoindri ;  
Dans l'égoïsme étroit d'une fausse pensée  
La douleur en moi seul, par l'orgueil condensée,  
Ne jetait à Dieu que mon cri.

Ma personnalité remplissait la nature,  
On eût dit qu'avant elle aucune créature  
N'avait vécu, souffert, aimé, perdu, gémi !

Jeune, j'ai partagé le délire et la faute,  
J'ai crié ma misère, hélas ! à voix trop haute,  
Mon âme s'est brisée avec son propre cri !  
De l'univers sensible atome insaisissable,  
Devant le grand soleil j'ai mis mon grain de sable,  
Croyant mettre un monde à l'abri.

Puis mon cœur, moins sensible à ses propres  
misères,  
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères ;  
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes  
pleurs,  
Et, comme un grand linceul que la pitié déroule,  
L'âme d'un seul, ouverte aux plaintes de la foule,  
A gémi toutes les douleurs.

Alors dans le grand tout mon âme répandue  
A fondu, faible goutte au sein des mers perdue

Que j'étais à moi seul le mot du grand mystère,  
Et que toute pitié du ciel et de la terre  
Dût rayonner sur ma fourmi !

Pardonnez-moi, mon Dieu ! tout homme ainsi  
commence ;  
Le retentissement universel, immense,  
Ne fait vibrer d'abord que ce qui sent en lui ;  
De son être souffrant l'impression profonde,  
Dans sa neuve énergie, absorbe en lui le monde,  
Et lui cache les maux d'autrui.

Comme Pygmalion, contemplant sa statue,  
Et promenant sa main sous sa mamelle nue  
Pour savoir si ce marbre enferme un cœur humain,  
L'humanité pour lui n'est qu'un bloc sympathique  
Qui, comme la Vénus du statuaire antique,  
Ne palpète que sous sa main.

Ô honte ! ô repentir ! quoi, ce souffle éphémère  
Qui gémit en sortant du ventre de sa mère,  
Croirait tout étouffer sous le bruit d'un seul cœur ?  
Hâtons-nous d'expié cette erreur d'un insecte,  
Et, pour que Dieu l'écoute et l'ange le respecte,  
Perdons nos voix dans le grand chœur !

Que roule l'Océan, insensible fardeau !  
Mais où l'impulsion sereine ou convulsive,  
Qui de l'abîme entier de vague en vague arrive,  
Palpète dans la goutte d'eau.

Alors, par la vertu, la pitié m'a fait homme ;  
J'ai conçu la douleur du nom dont on le nomme,  
J'ai sué sa sueur et j'ai saigné son sang  
Passé, présent, futur, ont frémi sur ma fibre  
Comme vient retentir le moindre son qui vibre  
Sur un métal retentissant.

Alors j'ai bien compris par quel divin mystère  
Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre,  
Et comment, d'une croix jusqu'à l'éternité,  
Du cri du Golgotha la tristesse infinie  
Avait pu contenir seule assez d'agonie  
Pour exprimer l'humanité !...

Alors j'ai partagé, bien avant ma naissance,  
Ce pénible travail de sa lente croissance  
Par qui sous le soleil grandit l'esprit humain,  
Semblable au rude effort du sculpteur sur la pierre,  
Qui mutile cent fois le bloc dans la carrière  
Avant qu'il vive sous sa main.

Saint-Point, 15 septembre 1837.

## Annexe 13

« Considérons, par exemple, la honte.(...) Elle est conscience non positionnelle (de) soi comme honte et, comme tel, c'est un exemple de ce que les Allemands appellent « *Erlebnis* », elle est accessible à la réflexion. En outre sa structure est intentionnelle, elle est appréhension honteuse de ce quelque chose et ce quelque chose est moi. J'ai honte de ce que je suis. La honte réalise donc une relation intime de moi avec moi : j'ai découvert par la honte un aspect de mon être. Et pourtant, bien que certaines formes complexes et dérivées de la honte puissent apparaître sur le plan réflexif, la honte n'est pas originellement un phénomène de réflexion. En effet, quels que soient les résultats que l'on puisse obtenir dans la solitude par la pratique religieuse de la honte, la honte dans sa structure première est honte devant quelqu'un. Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi je ne le juge ni le blâme, je le vis simplement, je le réalise sur le mode du pour-soi. Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup la vulgarité de mon geste et j'ai honte. Il est certain que ma honte n'est pas réflexive, car la présence d'autrui à ma conscience, fût-ce à la manière d'un catalyseur, est incompatible avec l'attitude réflexive ; dans le champ de la réflexion je ne peux jamais rencontrer que la conscience qui est mienne. Or autrui est le médiateur entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparais à autrui. Et par l'apparition même d'autrui, je suis mis en mesure de porter un jugement sur moi-même comme sur un objet, car c'est comme objet que j'apparais à autrui. Mais pourtant cet objet apparu à autrui, ce n'est pas une vaine image dans l'esprit d'un autre. Cette image en effet serait entièrement imputable à autrui et ne saurait me « toucher ». Je pourrais ressentir de l'agacement, de la colère en face d'elle, comme devant un mauvais portrait de moi, qui me prête une laideur ou une bassesse d'expression que je n'ai pas ; mais je ne saurais être

atteint jusqu'aux moelles : la honte est, par nature, reconnaissance. Je reconnais que je suis comme autrui me voit ».

J-P. Sartre, *L'être et le néant* (1943), éd. Gallimard, coll. « Tel », 1976, pp.259-260